

A PROPOS DE LUSIGNAN

NOTRE LANGUE

Au seul nom de Lusignan, ma pensée se porte sur notre langue et sur son avenir au Canada. D'autres pourraient dire mieux que moi tout ce qu'il fit pour en conserver la pureté et en montrer les ressources. Je me contenterai de dire combien il l'aimait, com-



M. McKINLEY

Le candidat républicain à la présidence des Etats-Unis

ment il savait l'aimer et combien il avait raison de l'aimer.

Quiconque a suivi ses travaux littéraires n'a pu s'empêcher de remarquer combien sa phrase s'animait à l'article de la langue. Certes, il fut toujours chaud en politique, toujours très chaud en ce qui touchait à la prospérité ou l'honneur du Canada français ; mais dès que la question de notre langue se soulevait, il devenait brûlant. Si c'était au cours d'une conversation, sa parole se dégageait vive, alerte, enthousiaste, pétillante ; il faisait face à trois, à cinq, à dix, ripostait, frappait d'estocet de taille et ne se retirait qu'après s'être assuré, ou plutôt, qu'après avoir assuré à la langue de ses pères une victoire décisive. S'il se trouvait à écrire, sa plume alors faisait vibrer sur le papier des notes tantôt douces et tendres comme les accents du poète qui rêve de sa fiancée, tantôt mâles et stridentes comme les cris du guerrier qui lutte pour sa patrie. Chez lui, cet amour de la langue était devenu plus que de la passion, plus que de l'enthousiasme, plus que du lyrisme : il avait atteint les limites extrêmes où il se nomme jalousie. Aimable jalousie dans un grand cœur qui n'en connut pas d'autre !

Mais, je me hâte de le dire, s'il aimait tant notre langue, c'est qu'il sut l'aimer. Loin de lui cette admiration béate qui couvre du nom de hardiesse et même de beauté tout mot nouvellement fondu, toute expression récemment frappée. Lusignan fut toujours un puriste. Cependant il admettait le progrès dans la langue comme dans tout le reste ; et il saluait d'un applaudissement sincère tout effort calculé pour enrichir notre langue de nouvelles figures ou de nouvelles harmonies. Aussi il ne sépara jamais l'étude des classiques de celle des romantiques et des modernes, et il sut arriver dans son style à une intelligente combinaison des qualités des uns et des autres. Il a laissé plus qu'un exemple sous ce rapport ; il a laissé un livre de préceptes. Dans ses *Fautes à corriger*, quelques écrivains se sentant un peu piqués, n'ont vu que de la critique, et l'on sait trop bien que, non sans cause, ils détestent le critique ; d'autres n'ont voulu y voir qu'un jeu d'éplucheur de mots. Je ne nierai point qu'il y ait ici et là dans l'ouvrage quelque outrage ou même quelque faute ; mais un homme sérieux, qui se donne la peine d'en prendre une vue d'ensemble, y verra un respect de la langue pareil au respect avec lequel un vrai patriote touche et porte son drapeau.

Oui, c'est bien le mot, Lusignan avait adopté comme

drapeau du Canada notre belle langue française, et en cela il avait raison. S'il est vrai de dire que les mœurs d'un peuple en façonnent la langue, il est vrai aussi que c'est dans l'atmosphère d'une langue que le tempérament national se forme et se constitue. Tout peuple qui perd sa langue est condamné tôt ou tard, à perdre son caractère distinctif, puis sa vie nationale. Qui n'a senti deux doigts de rouge sur son front, en entendant un des nôtres dire, voir même dire en public : *Cet homme vaut dix ou vingt mille piastres ? Pourquoi ?* C'est que ce ne sont point là des mœurs françaises, et que, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas encore rendus au degré de mercantilisme qui fait apprécier un homme à la valeur de son avoir. Ce fut ce patriotisme bien entendu qui porta Lusignan à se lancer au secours d'une langue souvent attaquée et trahie par les siens. " Non, non, m'a-t-il dit souvent, ce ne sont point les Anglais, mais ce sont bel et bien nos propres journalistes qui tuent notre langue." Avait-il raison ? A ceux-là de prononcer qui suivent mieux que je ne puis faire la marche des journaux. Mais, s'il m'est permis d'exprimer un désir en tout conforme au désir de notre ami, c'est celui de voir quelqu'un prendre la place qu'il a trop tôt laissée vide, et se condamner, par patriotisme, à épurer notre langue, au risque d'être comme lui parfois le point de mire des attaques des écrivains qui s'oublient et se

les plus éclairés de ces vaillantes troupes de l'infanterie de marine qui ont, depuis plus d'un demi-siècle, glorieusement promené le drapeau tricolore aux quatre coins du monde. Originaire de la Drôme, où il est né le 5 août 1838, il est sorti de Saint-Cyr l'avant-dernier de sa promotion et est actuellement général de division et grand-officier de la Légion d'honneur. Il occupait, en dernier lieu, les fonctions d'inspecteur général adjoint de la marine.

Le fait de guerre qui a consacré le général Voyron est sa participation à la conquête de Madagascar. Il précéda dans la grande île africaine les généraux Duchesne et Metzinger, occupa Majunga à la tête de la brigade de la marine, et prépara tous les débuts de l'expédition. Ouvrier de la première heure, il assista jusqu'à la fin aux opérations. Il se signala notamment par cette belle marche d'Andriba à Tananarive, le long d'un sentier muletier improvisé par ses sapeurs à coups de dynamite. Il y conduisit une colonne volante composée de près de 6,000 hommes et 3,000 mulets, et c'est grâce à sa manœuvre habile que l'armée française arriva le 14 septembre 1895 jusqu'au palais de la reine Ranavalao. La seule récompense qu'il reçut pour ses services éminents fut la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur ; général de brigade depuis 1891, il ne fut promu qu'en 1899 au grade de général de division.

AUX COLONIES FRANÇAISES

Dans un pays qui possède d'immenses colonies, proscrire l'idée de Dieu, c'est reculer les limites de l'absurdité. L'esprit colonisateur, il ne faut pas l'oublier, est essentiellement tributaire de l'idée religieuse.

Les plus puissants agents d'expansion coloniale, de tout temps, ont été les missionnaires. Le gouvernement accepte leurs services, mais affecte de les mépriser.

Partout, le prêtre marche à l'avant-garde dans la civilisation. De même que le soldat, dans ces pays perdus, meurt pour la gloire du drapeau, le prêtre meurt pour la gloire de la croix.



M. BRYAN

Le candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis

négligent. En face d'une autre langue, plus universellement parlée, plus facile et devenue nécessaire, la nôtre ne vivra qu'à la condition de se nourrir scrupuleusement de sa sève.

J'aurais désiré vivement tresser une plus belle couronne sur la tombe de notre ami défunt, autour de la croix à l'ombre de laquelle il attendra la résurrection ; j'aurais pu la tresser avec la nomenclature de ses actes de foi humble et de charité dont je fus l'heureux et peut-être le seul témoin. Mais pourquoi révéler ce que Dieu a déjà récompensé ? Il est de ces fleurs qui peuvent germer sur la terre, mais qui ne sauraient s'épanouir qu'au ciel.

J.-J. FILLATRE, O. M. I.
Université d'Ottawa.

LE GÉNÉRAL VOYRON

COMMANDANT EN CHEF DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS EN CHINE

Les brillants états de service du général Voyron, qui a passé la plus grande partie de sa carrière dans les expéditions d'outre-mer, le désignaient pour le commandement en chef du Corps expéditionnaire de Chine. En Cochinchine, au Sénégal, en Nouvelle-Calédonie, au Tonkin, récemment à Madagascar, partout où il a servi, il a fait preuve des plus hautes qualités militaires. Il compte parmi les chefs les plus dignes et



Le général Voyron

Pour coloniser utilement, il faut se servir de l'idée de Dieu. Les Anglais le savent bien. Leur premier objet d'exportation est une Bible.

Il serait donc logique de ne pas chasser Dieu de l'école. Mais la logique...

GEORGES OHNET.

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres.—CICÉRON.